

Ann Brashares



TROIS AMIES *pour* LA VIE



GALLIMARD JEUNESSE

Ann Brashares

TROIS AMIES
pour
LA VIE

*Traduit de l'américain
par Vanessa Rubio*

GALLIMARD JEUNESSE

“Sisterhood of the Travelling Pants” est une marque déposée US
de 360 Youth, LLC dba Alloy Entertainment.
Tous droits réservés.

Cette traduction est publiée avec l'autorisation de Random House
Children's Books, une filiale de Random House, Inc.
Produit par Alloy Entertainment

Titre original : *3 Willows – The Sisterhood grows*
© Ann Brashares, 2009, pour le texte

© Gallimard Jeunesse, 2010, pour la traduction française

À Nancy Easton, avec toute mon affection et ma gratitude pour m'avoir soutenue au fil des enfants, des livres, des kilomètres.

Merci d'avoir écouté mes délires philosophiques sur les arbres.

Et à mon trio d'amour, Sam, Nate et Susannah.

Je remercie à nouveau la fidèle équipe du jean magique :
Jennifer Rudolph Walsh, Beverly Horowitz et Wendy Loggia.

Ainsi que mes merveilleux collègues et amis de Random House Children's Books : Chip Gibson, Joan DeMayo, Marci Senders, Isabel Warren-Lynch, Noreen Marchisi, Judith Haut, John Adamo, Rachel Feld et Tim Terhune.

Et comme toujours, je tiens à remercier tendrement mon mari, Jacob Collins, mes enfants, Sam, Nate et Susannah, et mes parents, Jane et Bill Brashares.

*« Le plus timide bourgeon est la preuve
qu'il n'y a pas de mort réelle. »*

Walt Whitman, *Song of Myself*
traduction de Jacques Darras

*Les racines du saule
font preuve d'une force
et d'une ténacité hors
du commun.*

CHAPITRE 1

Le dernier jour de l'année scolaire, il n'y avait classe que le matin. Le lendemain, tous les élèves de troisième s'entasseraient avec leurs parents dans le gymnase pour la cérémonie de remise des diplômes, qui durerait une demi-heure à peine. La prochaine fois qu'Ama prendrait son sac de cours, ce serait pour se rendre au lycée.

« Tout change », pensa-t-elle.

En principe, elle rentrait en bus, mais aujourd'hui elle avait envie de marcher. Elle n'était pas du genre mélancolique, plutôt déterminée et tournée vers l'avenir, comme sa sœur aînée. Mais il était encore tôt, et elle ne traînait pas son habituelle cargaison de livres, classeurs et cahiers. Aujourd'hui, elle avait envie de refaire le trajet qu'elle empruntait si souvent autrefois, à l'époque où elle n'était jamais pressée.

En chemin, ses pensées la menèrent tout naturellement à Jo et à Polly, aussi lorsqu'elle les aperçut juste devant elle, qui attendaient pour traverser la nationale, elle eut l'impression qu'elles avaient surgi de sa mémoire.

Elle était surprise de les voir côte à côte. De loin, elles

semblaient marcher à la même allure, parfaitement en rythme, c'était frappant. Pourtant, elles n'avaient pas dû quitter le collège ensemble. Ces temps-ci, Jo sortait généralement de cours en compagnie de sa petite bande pour prendre un café dans le coin. Polly rentrait seule, elle rangeait ses affaires tranquillement et faisait souvent un petit crochet par la bibliothèque. Ama la croisait parfois, elles s'asseyaient à la même table, comme avant, mais contrairement à elle, Polly n'était pas là pour faire ses devoirs. Elle lisait tout ce qui lui tombait sous la main, excepté ce que les profs conseillaient.

En approchant, Ama constata à quel point Jo avait changé depuis l'école élémentaire. Elle n'avait plus d'appareil dentaire, plus de lunettes et suivait la tendance avec dévotion – en ce moment, la mode était aux minijupes écossaises et aux tresses. À l'inverse, avec son bermuda en jean effiloché et sa casquette noire, Polly n'avait pas bougé.

Ce fut elle qui la vit en premier.

– Hé ho, Ama !

Le petit bonhomme vert venait de s'allumer. Elle pressa le pas pour les rejoindre.

– C'est incroyable qu'on se retrouve ici ! s'exclama Polly en les regardant tour à tour. Un moment historique !

– Ama est obligée de passer par là pour rentrer chez elle, fit remarquer Jo, peu impressionnée par le caractère exceptionnel de la situation.

Ama la comprenait. Leur amitié dormait comme l'eau d'une mare sous une couche de glace bien lisse qu'elle n'avait aucune envie de briser.

Tout en marchant, elles discutèrent des examens, de leurs projets d'avenir. Personne ne fit de commentaire lorsqu'elles passèrent devant le drugstore puis approchèrent de l'endroit où elles bifurquaient autrefois.

« Et si on tournait ? » se dit soudain Ama. Et si elles descendaient la colline, traversaient le terrain de jeux et s'enfonçaient dans les bois pour voir les petits arbres qu'elles avaient plantés il y a si longtemps ? Et si elles se donnaient la main pour courir, courir le plus vite possible ?

Mais elles poursuivirent leur chemin, regardant droit devant elles. Seule Polly jeta un coup d'œil en arrière.

De toute façon, même si elles avaient tourné, ça n'aurait plus été pareil, Ama le savait. Le tourniquet grinçant était sans doute rouillé, la balançoire laissée à l'abandon. Les arbres n'étaient peut-être même plus là. Cela faisait si longtemps qu'elles ne s'en occupaient plus.

Ama se revit petite, en train de dévaler la colline avec ses deux meilleures amies, ivre de joie, riant aux éclats.

Ce n'était plus pareil. Les gens changent, les lieux aussi. Elles allaient entrer au lycée. Ce n'était pas le moment de regarder en arrière. Ama ne se rappelait même plus à quoi ressemblaient leurs arbres. Elle avait oublié comment s'appelait la colline.

Polly

Quand je pense au jour où nous sommes devenues amies, je nous revois en train de traverser la nationale, nos cartables sur le dos et nos pots de fleur à la main. Je revois le moment où Jo a fait tomber le sien au milieu

de la chaussée et où on s'est arrêtées net. Je revois même la petite pousse renversée, les racines à l'air, la terre éparpillée sur le goudron. Je me souviens qu'on s'est penchées toutes les trois pour vite remettre la plante dans son pot, tenter d'enfouir les racines dans la terre tandis que le petit bonhomme passait au rouge. Je me rappelle qu'Ama nous a crié de nous dépêcher et que, par-dessus mon épaule, j'ai vu les voitures foncer sur nous. J'ai encore les phalanges qui me brûlent de m'être râpé les doigts en raclant la terre. Je crois que c'est Jo qui m'a tirée par le bras sur le trottoir. J'entends encore les Klaxon mugir à mes oreilles.

Ama

Nous nous sommes connues le jour de la rentrée. Sur les cent trente-deux élèves de CE2, nous étions les seules dont les parents n'étaient pas à la sortie de l'école. J'étais très inquiète : jamais au grand jamais ma mère n'avait oublié de venir me chercher. Elle n'avait même pas été en retard une seule fois de toute ma scolarité.

Au début, on ne se parlait pas. J'avais honte, j'avais peur et j'essayais de le cacher. Ils nous ont mises dans la salle de soutien de maths. On regardait à travers la paroi vitrée comme des animaux en cage, en attendant nos parents.

Ce jour-là, la maîtresse nous avait donné de petits plants de saule. On était censés s'en occuper et observer leur croissance pendant toute l'année. Je nous revois assises à un grand bureau, avec nos pots devant nous.

Polly n'arrêtait pas de toucher la terre pour vérifier qu'elle n'était pas trop sèche. Elle fredonnait.

Jo avait posé ses pieds sur le bureau, les mains derrière la tête, en pariant que sa plante ne passerait pas la semaine.

Je n'en revenais pas. Elles n'avaient pas l'air inquiètes que leurs parents ne soient pas là. Moi, j'étais complètement paniquée, mais j'ai appris plus tard que ma mère avait une bonne excuse.

Jo

Je crois que c'est moi qui ai eu l'idée. J'ai proposé qu'on s'enfuit de l'école ensemble. On attendait nos parents depuis plus d'une heure, on s'ennuyait, on mourait de faim. Surtout moi. Au bout d'un moment, ils nous ont fait asseoir dans le couloir devant le bureau du directeur, comme si on était punies. Mlle Lorenz, sa secrétaire, essayait désespérément de joindre nos parents tandis que tous les instituteurs rentraient chez eux, un à un.

Comme Ama avait envie d'aller aux toilettes, on l'a accompagnée. On en a profité pour faire un petit tour dans les classes vides, grimper sur les tables de la cantine... C'était rigolo de se retrouver dans une école déserte, avec toutes les lumières éteintes. En passant devant la porte de derrière, je leur ai lancé :

– Même pas cap' de sortir par là.

Mais à ma grande surprise, elles ont relevé le défi. Et on s'est retrouvées dehors sans l'avoir vraiment voulu. On ne pouvait plus retourner à l'intérieur. La

liberté est une voie à sens unique et on s'y était déjà engagées.

– Allons-y ! ai-je lancé.

Il faisait beau et je connaissais le chemin de la maison.

Ama hésitait.

– On va te raccompagner chez toi, a promis Polly.

Nous avons couru jusqu'au drugstore en passant par les petites rues. Grâce au billet de vingt dollars de secours que j'avais dans mon cartable, on a pu se gaver de sodas, de chips et de biscuits. Puis il s'est mis à pleuvoir à verse, alors on est restées derrière la vitrine à regarder la buée monter du parking et le ciel devenir noir comme la nuit. On voulait jouer à Dragon Master, le vieux jeu vidéo, mais la fente était bouchée par un carton « Hors service ».

Quand on est reparties, il faisait plus frais, le ciel était dégagé. On a traversé la nationale en courant. On avait nos pots à la main parce qu'une plante, c'est pas facile à fourrer dans un cartable. Ma petite pousse tanguait à chacun de mes pas. On a failli mourir écrasées parce que je l'ai fait tomber au milieu de la chaussée.

Nous avons d'abord raccompagné Ama jusqu'à la porte de son appartement. Son père était en train d'appeler l'école, complètement paniqué. C'est là que nous avons appris la nouvelle : son petit frère, Bob, était né dans l'après-midi.

Puis je suis repartie avec Polly, qui marchait de son pas sautillant. Je l'ai déposée chez elle. Sa mère n'était pas là, mais elle a dit que ça ne faisait rien. Que Dia

perdait toujours la notion du temps quand elle travaillait dans son atelier. J'ai découvert ses sculptures, sur la véranda : de grands arbres nus, assemblage de montres cassées et de vieux téléphones portables. Nous avons fait le tour de la maison. Polly a poussé une fenêtre entrouverte et s'est fauflée à l'intérieur, comme s'il n'y avait rien de plus normal.

– C'est la première fois qu'une amie me raccompagne chez moi, m'a-t-elle dit par la fenêtre.

Polly

Il y a des moments dans la vie où tout bouge, tout change. Les grands bouleversements ne se produisent pas toujours par étapes, parfois tout change d'un seul coup. C'est ce qui nous est arrivé. Ce jour-là, nous avons découvert que les amis peuvent vous apporter des choses dont les parents ne sont pas capables.

En rentrant de chez Grace, deux jours plus tard, Ama bouillait d'impatience. Son père l'avait appelée sur son portable : sa lettre était enfin arrivée. Il lui avait proposé de venir la chercher avec son taxi, mais elle avait préféré prendre le bus. Non qu'elle ait honte de sa profession. Pas du tout. Mais elle était gênée que les passants les hêlent sur leur passage. Elle aurait aimé pouvoir être tranquille dans sa voiture, comme tout le monde, sans avoir l'impression d'être à vendre. En plus, comme son père était la gentillesse incarnée, s'il voyait une personne âgée ou handicapée sur le trottoir, il s'arrêterait même lorsqu'il n'était pas en service, et parfois il ne faisait pas payer la course.

Pour la plus grande joie de ses parents, Ama avait gagné une bourse de la fondation des Étudiants méritants, ce qui signifiait qu'on lui offrait un stage d'été, tous frais payés, y compris le transport. C'était un très grand honneur. Il n'y avait que deux cents heureux élus à travers le pays et, dans son collège, depuis sa grande sœur, personne d'autre n'avait obtenu cette bourse. (Esi l'avait eue quatre années de suite.)

Maintenant restait à savoir le programme qu'on lui avait attribué. En premier choix, elle avait mis le stage de révision de l'université d'Andover où s'était inscrite son amie Grace. C'était très prisé, elle n'était pas sûre d'être retenue. Sinon, elle aurait aimé travailler comme bénévole dans les bureaux d'une association humanitaire en Virginie. Ça ferait bien sur son CV – tout du moins selon sa sœur. En troisième position, elle avait mis le camp d'été de l'université Johns-Hopkins à Baltimore.

Lorsqu'elle arriva à la maison, Bob l'attendait dans l'entrée, une grosse enveloppe à la main. Leurs parents les rejoignirent.

– À mon avis, ce sera Hopkins, affirma sa mère.

Parfois, Ama était un peu gênée que ses parents et même son petit frère de cinq ans s'impliquent autant dans ses études. Jo répétait à qui voulait l'entendre que sa mère ne connaissait pas le nom de son prof principal et que son père ignorait en quelle classe elle était. « Parce que c'est une famille aisée, Ama, lui avait un jour dit sa mère. Pour eux, ce n'est pas aussi important. »

– Moi, je penche pour l'association humanitaire, déclara son père.

– Je peux l'ouvrir ? demanda Bob.

– Non, je t’ai dit que c’était à Ama de le faire, répliqua sa mère.

Ama sourit à son frère. Il adorait ouvrir le courrier, alors qu’il n’en recevait presque jamais.

– Vas-y, Bob, mais ne la déchire pas.

Le petit garçon acquiesça, très sérieux. Il décolla l’enveloppe avec précaution, puis lui tendit son contenu, page par page. Le cœur battant, Ama chercha des yeux le passage qui l’intéressait.

Elle examina le premier feuillet, puis le deuxième et enfin le dernier.

– Alors ? s’enquit sa mère.

– Je ne trouve pas. Je crois que c’est...

Elle retourna la page.

– Je... je ne comprends pas. C’est écrit « Aventure Nature ».

Elle parcourut en vain le courrier à la recherche des mots « Andover » ou « Hopkins ».

Sa mère fronça les sourcils.

– Fais voir.

– C’est un organisme qui propose des randonnées dans les parcs nationaux.

Ama revint à la première page.

– Ils ont dû se tromper, je n’ai jamais demandé ça.

– Aventure Nature ? répéta son père.

– C’est une erreur. Attends.

Elle vérifia que le courrier n’était pas adressé à quelqu’un d’autre. Non, il portait bien son nom et son adresse.

Bob continuait à sortir des documents de l’enveloppe. L’un d’eux tomba par terre. Sa mère le ramassa.

– C'est un billet d'avion, s'étonna-t-elle. Pour Jackson, dans le Wyoming.

– Un billet d'avion ?

– Et ça, c'est des sous ! s'exclama Bob, tout content, en agitant un bout de papier.

– Donne, fit Ama.

Effectivement, c'était un chèque de deux cent quatre-vingt-huit dollars. Pour « frais d'équipement », précisait le talon. La fondation des Étudiants méritants l'avait libellé à son ordre.

– Ils m'envoient de l'argent alors que je n'ai même pas de compte en banque.

– Montre-moi, dit son père.

– Je peux avoir un dollar ? demanda Bob.

– Non. Attendez. Une minute.

Ama était dépassée par les événements, ce qu'elle détestait plus que tout. Elle rassembla les documents, les mit en ordre, puis les lut avec attention, passant ensuite chaque page à son père. Yosemite, Wind Cave, les Badlands, parc national de Grand-Teton... Hein ? Qu'est-ce que c'était que ça ?

Bob était en train de triturer un trombone tombé de l'enveloppe.

– Ils ont dû se tromper, conclut Ama. Ils m'ont attribué une bourse pour faire une randonnée dans les grands parcs.

Elle regarda ses parents, secouant la tête comme s'ils lui avaient envoyé par erreur une boule puante.

– Ça ne va pas du tout. Il n'est pas question que je parte crapahuter en pleine nature.

Ama

Nos plants de saule ont survécu au CE2. Même celui de Jo. Elle faisait genre « je ne vais pas perdre mon temps à arroser ce machin », mais je suis sûre qu'elle s'en occupait. J'ai passé beaucoup de temps chez elle avec Polly cette année-là – même si mes parents voyaient d'un mauvais œil que j'aille chez des amies alors que j'avais des devoirs, parce qu'Esi ne les avait pas habitués à ça. Enfin bref, je savais que Jo lui jouait du violon et qu'elle lui mettait même de l'engrais.

Les maigres pousses se sont transformées comme par magie en arbustes. Les racines ont poussé, se sont entortillées. Nos saules n'avaient plus assez de place, nous avons dû les repoter. Il fallait les arroser tous les jours.

Le dernier jour d'école, Polly a proposé qu'on les replante en pleine nature. Elle avait trouvé l'endroit idéal, un petit bois au bord d'un ruisseau, derrière le terrain de jeux, au bout de ma rue. C'était le petit bois au pied de Pony Hill, la meilleure descente de luge du coin, où on jouait sans arrêt. Nous avons planté nos arbres dans une clairière, côte à côte, en laissant assez d'espace pour que leurs racines puissent se déployer. On avait oublié d'apporter une pelle, alors on a dû creuser à la main. On a essayé d'ôter les cailloux sans trop déranger les vers de terre – Polly disait qu'ils seraient utiles à nos arbres. On a déroulé les racines avec précaution. Elles faisaient des nœuds, comme mes cheveux. Puis on les a enfoncées dans le sol.

Ça nous a fait drôle d'arracher nos arbres au petit pot

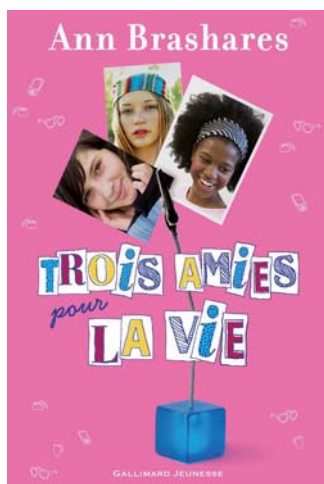
qui constituait tout leur univers jusque-là pour les planter dans la terre – les relier à la Terre avec un grand T. Ils avaient l'air si frêles et vulnérables que nous avons eu du mal à les laisser. Jo était au bord des larmes quand nous sommes parties.

Durant l'été, on leur a souvent rendu visite. Jo apportait son violon et sa bouteille d'engrais. Et en CM1, on se retrouvait là-bas pratiquement tous les soirs après l'école. On passait s'acheter des provisions au drugstore et on faisait un petit coucou à nos arbres avant de rentrer chez nous.

Mise en pages : Dominique Guillaumin

Loi n° 49-956 du 16 juillet 1949
sur les publications destinées à la jeunesse

ISBN 978-207-062842-1
Numéro d'édition: 170160
Numéro d'impression: 00000
Achevé d'imprimer sur Roto-Page
par l'Imprimerie Floch à Mayenne
Imprimé en France
Dépôt légal : mai 2010



Trois amies pour la vie Ann Brashares

Cette édition électronique du livre *Trois amies pour la vie*
d' *Ann Brashares*
a été réalisée le 11/05/2010 par les Éditions Gallimard.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage, achevé
d'imprimer en mai 2010 par l'imprimerie Floch à Mayenne
(ISBN : 9782070628421)
Code Sodis : N32317 - ISBN : 9782075008457
Numéro d'édition : 170160